

Les ravages de la socio-culture : témoignage d'un ancien directeur d'une maison de jeunes

J'ai été directeur d'une importante maison de jeunes (et de la culture, ajoutait-on) à Grenoble en 1979 et 1980. J'ai habité plusieurs années la Villeneuve, très précisément (les adresses ont leur importance à la Villeneuve) au 10 Galerie de l'Arlequin. Formé dans les mouvements de jeunesse et d'éducation populaire, j'avais quitté mon poste de professeur du secondaire pour revenir à ma passion première : les adolescents difficiles. Ma formation s'est faite dans la banlieue parisienne entre Villeneuve la Garenne et Bezons dans ce monde des cités. J'ai été imprégné de pédagogie par projet selon les principes de Piaget, dans une atmosphère héritée du mouvement ouvrier, très marqué par le syndicalisme et l'église catholique, les deux étant d'ailleurs très interpénétrés : entre jeunes de la JOC et des JC, les discussions et la camaraderie étaient la règle. Il n'y avait pas délinquance dans ce temps-là : dans la banlieue rouge, la référence c'était l'ouvrier P3 outilleur, l'aristocratie ouvrière. Il était hors de question de voler ou de manquer l'école. L'accès aux responsabilités supposait la perfection dans son métier et dans sa vie sociale. L'ascension sociale par le travail et l'instruction étaient la règle et avaient une finalité : l'émancipation du peuple et de la classe ouvrière.

Avec des études supérieures et une solide expérience de terrain, j'ai été recruté par une grande fédération de maisons de jeunes et de la culture et me suis retrouvé à la tête de la maison du quartier de l'Abbaye, entre la Villeneuve et le centre ville, où parmi les nombreuses expériences sociales entreprises par la municipalité Dubedout, l'objectif était de

sédentariser les gitans.

Je me suis retrouvé rapidement en complète dissonance avec ce milieu : pour l'institution, les « jeunes » étaient par définition des victimes de la société. Ils n'étaient pas responsables de leur situation. Pour la mairie et pour les associations, le seul indicateur de performance était la quantité de moyens déversés sur le quartier. Le mot « jeune » avait une dimension sacrée, christique, et aller aux jeunes était vivre une sorte de chemin de rédemption. Une de mes collègues, directrice d'une maison voisine, en avait même épousé un, dans un double mouvement de dérision vis-à-vis de l'institution du mariage et de fusion compassionnelle avec un « jeune ».

Je me suis très rapidement retrouvé marginalisé avec ma pratique basée sur la responsabilisation individuelle et le sens du collectif, et mes tentatives d'instaurer le principe de régulation des transgressions des normes. « Norme, mais de quelle norme parles-tu? Nous ne sommes pas là pour cautionner la société bourgeoise ». Il n'y avait donc aucune norme. Les familles ne payaient pas leur loyer et attendaient le dernier moment pour se contenter de glisser le papier bleu dans la boîte aux lettres de l'assistance sociale. Dans les sorties de ski que j'organisais avec « les jeunes », ceux-ci me donnaient leurs lunettes à porter quand il n'y avait pas de soleil pour les reprendre ensuite « Tu es payé par la mairie pour t'occuper de nous ». L'assistantat généralisé était la seule règle. Rien n'était assez beau : on payait aux « jeunes » les plus beaux équipements. Les « jeunes » arboraient narquois l'argent du chômage en précisant qu'ils refusaient de contribuer à quoi que ce soit.